



ÉLOGE DE M. ROUELLE.

GUILLAUME-FRANÇOIS ROUELLE, Apothicaire de Paris, ancien Inspecteur général de la Pharmacie de l'Hôtel-Dieu, Démonstrateur en Chimie au Jardin royal des Plantes, de l'Académie Royale des Sciences de Stockholm, & de l'Académie Électorale d'Erford, naquit au village de Mathieu, à deux lieues de Caen, le 15 Septembre 1703, de Jacques Rouelle & de Marie Bougon, tous deux de bonne famille.

Ils lui donnèrent, dans ses premières années, une éducation convenable à l'honnêteté de leur caractère; héritage précieux, que les pères vertueux ne peuvent trop se hâter de transmettre à leurs enfans avant que les passions, compagnes presque inséparables de la jeunesse, puissent empêcher chez eux le développement des vertus.

Le jeune Rouelle donna, dès son enfance, les espérances les plus flatteuses; il avoit une mémoire heureuse, une conception facile; un extrême desir d'apprendre, & une émulation si vive que les amis de son père s'amusoient souvent à la piquer, en parlant exprès devant lui des grands hommes qui avoient illustré sa province; & sur-tout du célèbre Poète Malherbe, qu'une tradition du pays assure être né dans le même endroit que lui. Il entroit alors dans une espèce d'enthousiasme, & se sentoit déjà transporté du desir de les égaler; mais, grâce aux excellens principes qu'il avoit reçus; ce fonds d'amour-propre, si souvent dangereux, ne l'a jamais porté qu'à la vertu.

Des dispositions si avantageuses méritoient bien d'être suivies; elles le furent en effet, & dès qu'il fut en âge de commencer ses études, on l'envoya au Collège du Bois, dans l'Université de Caen. Après ce que nous venons de dire, il est presque inutile d'ajouter qu'il fournit cette carrière avec éclat & avec le plus grand succès.

Le cours des études laisse des intervalles de vacances; ce temps, qu'il venoit passer dans la maison paternelle, étoit communément

employé, non aux amusemens ordinaires à ceux de son âge, mais à cultiver un petit jardin particulier, dans lequel il rassembloit toutes les plantes qu'il pouvoit se procurer; & dans ses promenades, il s'occupoit à ramasser toutes les pièces d'Histoire Naturelle qui pouvoient piquer sa curiosité. Le goût de la Botanique & celui de l'Histoire Naturelle se développoient déjà chez lui, en même temps que les facultés de son esprit.

Le temps de ses études étant fini, il fallut faire choix d'un état. Son inclination le portoit à la Médecine; il en prit les premiers principes à l'Université de Caen, & s'y livra avec encore plus d'ardeur qu'il n'en avoit montré dans ses premières études. A ne considérer que ce que nous avons dit jusqu'ici de M. Rouelle, on seroit tenté de se le représenter d'un tempérament fort, & capable de résister sans peine aux travaux auxquels il s'étoit livré: on se tromperoit cependant beaucoup, & jusqu'à l'âge de dix-huit ans sa santé fut très-chancelante; mais le desir de la gloire & le goût du travail lui tinrent lieu de forces, & lui firent surmonter tous les obstacles que lui opposoit la foiblesse de son tempérament.

Dans le choix qui avoit décidé M. Rouelle pour la Médecine; le motif principal avoit été l'amour de la Chimie, à laquelle il desiroit ardemment de se livrer; mais cette Science exige un laboratoire, des fourneaux, des vaisseaux, & mille autres secours qu'il ne pouvoit se procurer. Son impatience ne lui permit pas d'attendre qu'il pût les avoir, il engagea un Chauderonnier de Caen à lui prêter sa forge, & ce fut-là qu'il établit son premier laboratoire, & qu'il commença l'exercice de la Chimie par des opérations peut-être assez grossières, mais sûrement estimables par le motif qui l'animoit & par le génie qui le conduisoit. Un jour qu'une de ces opérations l'avoit conduit assez avant dans la nuit, il fut obligé de sortir, & laissa la conduite du feu entre les mains d'un de ses frères; celui-ci, moins ardent que M. Rouelle, s'endormit, & à son retour il trouva le feu éteint & l'opération manquée. Cet évènement l'anima d'une savante fureur; il saisit le dormeur, le mit hors du laboratoire, lui en interdit l'entrée à jamais, & le remplaça par un autre de ses frères, plus digne d'entrer dans cette laborieuse carrière, & qui en effet l'a fournie avec le plus grand succès.

L'ardeur avec laquelle M. Rouelle se livroit à l'étude de la Chimie, lui eut bientôt fait épuiser toutes les ressources que sa province lui pouvoit offrir en ce genre. Il savoit qu'il pouvoit espérer d'en trouver de nouvelles dans la capitale, mais la médiocrité de sa fortune mettoit un obstacle insurmontable à ce voyage : l'envie de s'instruire le leva. Il osa entreprendre de se réduire à un genre de vie capable d'effrayer quelqu'un moins avide de connoissances, & fut assez heureux pour trouver deux compagnons que la même ardeur, le rapport des caractères & la même honnêteté de mœurs portèrent à l'accompagner dans l'austère genre de vie qu'il méditoit. Une petite chambre, louée en commun, devint leur habitation; leur sobriété faisoit leur abondance, encore la passion de l'étude retranchoit-elle souvent de cet étroit nécessaire, pour l'acquisition de quelques livres. On pouvoit dire, à la lettre, que leur esprit se nourrissoit aux dépens de leur corps.

On juge bien que, dans une pareille retraite, le temps étoit scrupuleusement ménagé; que nos studieux anachorètes eurent bientôt parcouru la carrière dans laquelle ils étoient entrés avec tant de courage, & que M. Rouelle se vit en peu de temps en état d'opter entre les trois parties de la Médecine, pour lesquelles il étoit presque également bien préparé.

L'inclination que M. Rouelle avoit pour la Chimie, étoit par elle-même un motif suffisant pour le déterminer à la Pharmacie; mais il s'y en joignit encore un autre, trop honorable à sa mémoire pour que nous puissions le passer sous silence.

La Médecine & la Chirurgie ont continuellement sous les yeux les misères de l'humanité; ce triste spectacle, & les secours souvent cruels & douloureux que les maux exigent, affectoient si vivement son cœur sensible & vraiment humain, qu'il résolut de se l'épargner en se livrant à la Pharmacie, qui lui offroit presque autant d'occasions d'être utile, & ménageoit en même temps son extrême sensibilité. Cette foiblesse, si c'en est une, avoit sa source dans une qualité de cœur bien estimable & bien précieuse.

M. Rouelle s'étant une fois déterminé, il entra chez M. Spitzley, Apothicaire Allemand, qui tenoit alors le laboratoire du célèbre Lémery, mort il y avoit environ quinze ans. La mémoire de cet

illustre Chimiste y respiroit, pour ainsi dire, encore, & devenoit un puissant motif d'émulation pour ceux qui y travailloient: la seule vue des fourneaux leur eût reproché la moindre négligence. Il y resta sept années entières, remplissant le vide des opérations par l'étude de la Botanique & de l'Histoire Naturelle, qui lui valurent l'estime & l'amitié de M.^{rs} de Jussieu.

La lecture des livres de Chimie occupoit le reste de son temps; aucun ne lui échappoit, pas même les plus obscurs & les moins bien raisonnés; il savoit dès-lors en tirer parti, son esprit droit & juste y démêloit le bon par une espèce d'instinct.

Après tant de peines & tant de travaux auxquels M. Rouelle s'étoit dévoué, pour acquérir les connoissances nécessaires à l'état qu'il vouloit embrasser, il étoit bien juste qu'il commençât à en recueillir le fruit. Il s'établit à Paris, en qualité d'Apothicaire-privilégié, & commença en même temps ses Cours particuliers de Chimie.

Tout commencement d'établissement est pénible, sur-tout pour ceux qui, comme M. Rouelle, n'ont qu'une fortune médiocre, & il ne fut pas exempt de ce malheur; mais il faut avouer aussi qu'il s'y procura lui-même des désagrémens, par l'inflexibilité de sa vertu & par sa vivacité naturelle, qui souvent l'engagèrent à éclater contre des procédés qui ne méritoient que son mépris, & à négliger des égards & des bienséances desquelles il n'est jamais permis de se dispenser. Ces difficultés, tout-à-fait étrangères à sa capacité, retardèrent considérablement le succès de ses Cours & de son établissement, & il eut besoin de tout son mérite pour les surmonter. Leçon importante pour tous ceux à qui le commerce avec les Sciences pourroit faire oublier que c'est à des hommes qu'ils doivent les communiquer, & qu'il n'y en a point sans défauts. Il arriva cependant ce qui devoit naturellement arriver, le mérite de M. Rouelle triompha enfin de tous ces obstacles, sa réputation s'établit, & avec elle une espèce d'opulence. Il essuya néanmoins encore quelques contradictions, il fut critiqué & même avec assez d'amertume; mais il prit alors le parti qu'il auroit dû prendre d'abord, il laissa parler les critiques & continua d'enseigner: le Public décida en sa faveur, & ses succès le vengèrent bien mieux qu'une réponse.

Cette réputation, qu'il s'étoit si justement acquise, lui procura bientôt d'autres avantages; la place de Démonstrateur en Chimie au Jardin-royal vint à vaquer, en 1742, & il l'obtint sur sa seule réputation; & malgré les vives sollicitations de ses compétiteurs.

Il étoit bien difficile qu'un nom répété aussi souvent & aussi avantageusement que celui de M. Rouelle, ne parvînt pas aux oreilles de l'Académie, & plus difficile encore qu'il n'y fît désirer un sujet si généralement estimé; il y fut en effet souhaité, & l'Académie saisit, en 1744, l'occasion de se l'acquérir, en le nommant à la place d'Adjoint-Chimiste, vacante par la promotion de M. Malouin à celle d'Associé.

A peine y fut-il entré qu'il lut un excellent Mémoire *sur les Sels neutres*, dans lequel il essaye d'en donner une division méthodique, fondée sur la théorie de leur cristallisation. Lorsqu'on évapore doucement de l'eau qui tient un sel en dissolution, les molécules salines, jusque-là invisibles dans l'eau, s'unissent & reparoissent sous une forme constante & propre à chaque espèce de sel; & non-seulement chaque sel affecte, en se cristallisant, une forme constante, mais encore chacun retient plus ou moins d'eau dans la cristallisation, & exige un temps d'évaporation plus ou moins long pour se cristalliser. C'est de l'assemblage de ces caractères différemment combinés, que M. Rouelle tire sa division des sels en six classes. On avoit bien travaillé jusqu'ici à classer les productions de la Nature, mais on ne s'étoit pas encore avisé de rappeler à une division méthodique les ouvrages de l'art.

Ce premier travail en occasionna l'année suivante un second; *sur la cristallisation du sel marin en particulier*. Il y détermine le degré précis d'évaporation nécessaire pour obtenir les petites pyramides que donne ce sel; il y fait voir que ces molécules salines, spécifiquement plus pesantes que l'eau, s'y précipiteroient nécessairement sans leur adhérence avec l'air; que cette adhérence exige qu'elles soient parfaitement sèches; & qu'enfin la poussière qui voltige dans l'air peut, en favorisant cette dessiccation, faire cristalliser les sels à un degré d'évaporation beaucoup moindre que celui qui est ordinairement nécessaire à cette opération. Cette dernière observation fut fournie à M. Rouelle par l'incommode

circonstance d'un bâtiment qu'on abattoit dans son voisinage, & de laquelle il fut profiter pour découvrir ce petit mystère de la Nature.

Deux ans après il donna un Mémoire sur un sujet différent, & bien propre à piquer la curiosité des Physiciens. On connoissoit depuis long-temps la propriété qu'a l'esprit de nitre, d'enflammer les huiles essentielles. Oläus Borichius, célèbre Chimiste Danois; avoit proposé, il y a environ quatre-vingt-onze ans, d'enflammer l'huile de térébenthine par l'esprit de nitre; mais soit que le procédé qu'il donna fût mal énoncé, soit qu'il se fût réservé, comme il y a lieu de le soupçonner, le tour de main nécessaire, les plus habiles Artistes n'avoient pu y réussir; & si Dippel, & M.^{rs} Hoffman & Geoffroy étoient parvenus à enflammer cette huile, ce n'avoit pas été avec l'acide nitreux seul, mais en y joignant l'acide vitriolique, pour le déflegmer plus parfaitement.

Jusque-là l'inflammation des huiles essentielles par l'esprit de nitre seul, avoit été mise au rang des problèmes dont la solution étoit encore à donner. M. Rouelle entreprit cette recherche, & après bien des tentatives inutiles, il parvint enfin à deviner le tour de main jusque-là inconnu, & qui étoit comme la clef de l'opération; l'esprit de nitre s'enflamme à la vérité lorsqu'il peut s'unir avec une matière qui contienne de la matière inflammable; mais il faut que cette matière soit réduite sous la forme de charbon; il imagina donc d'attendre que les premières portions d'acide nitreux versées sur l'huile en eussent produit un, pour lors en versant sur ce charbon une petite quantité de nouvel acide, l'inflammation se fait infailliblement; avec ce tour de main, il est beaucoup plus rare qu'elle manque, qu'il ne l'étoit qu'elle réussit, avant que M. Rouelle l'eût donné; il poussa même la solution plus loin; & par des procédés toujours fondés sur la saine théorie, il parvint à enflammer plusieurs huiles grasses ou tirées par expression.

La liaison entre la Littérature & les Sciences, est plus intime qu'on ne le pense communément, un morceau d'Histoire auquel feu M. le Comte de Caylus travailloit alors, le mit dans le cas de consulter M. Rouelle, il s'agissoit des embaumemens des anciens Égyptiens, il étoit question de deviner quelles étoient les

matières qu'ils employoient, & dont on peut avoir quelques échantillons dans les momies qui nous restent, & la manière dont ils les employoient. Nous disons deviner, car ce qu'en a écrit Hérodote, n'étoit ni assez étendu ni assez exact pour éclaircir suffisamment cette matière.

La confiance de M. de Caylus, ne fut point trompée, la Physique vint utilement au secours de l'Histoire, mais le travail se multiplia si fort entre les mains de M. Rouelle, qu'il devint la matière d'un Mémoire, qu'il lut à une des Assemblées publiques de l'Académie, & qui fut reçu du Public, avec le plus grand applaudissement.

Il y fait voir que l'art des embaumeurs Égyptiens, consistoit à consumer les entrailles, & à dessécher les chairs, par le moyen de l'ancien *natrum* d'Égypte, qu'il démontre être un puissant alkali, l'analyse qu'il avoit faite des matières balsamiques jointes aux momies lui avoit découvert qu'elles étoient composées de bitume de Judée, de succin & de quelques gommes aromatiques. Ces connoissances l'avoient mis à portée de réformer le passage d'Hérodote, où cet historien décrit les embaumemens des Égyptiens, dont vraisemblablement il n'avoit pas suivi les opérations par lui-même. Les différences qui se trouvent dans les momies, lui avoient fait remarquer jusqu'à quatre espèces différentes d'embaumemens, depuis celui qui n'étoit qu'un simple desséchement jusqu'au plus somptueux: il n'oublie pas même que sur les bandes qui enveloppoient extérieurement une de ces momies, richement embaumée, on avoit trouvé une écriture inconnue, mais dont toutes les lignes, de deux en deux, étoient terminées par les mêmes caractères, ce qui sembleroit indiquer des vers rimés, & feroit remonter ainsi la rime jusqu'à la plus haute antiquité. En un mot il étoit, à force de recherches, parvenu à donner une description si complète de cet art, qu'on le pourroit pratiquer aujourd'hui, si l'on vouloit, avec le même succès que les Égyptiens.

Cette même année 1750, fut aussi marquée par deux événemens trop honorables à la mémoire de M. Rouelle, pour pouvoir ici les passer sous silence.

Nous avons dit que M. Rouelle s'étoit établi à Paris, comme

Apothicaire-privilégié, la compagnie des Apothicaires de Paris fut jalouſe de ſ'acquérir un ſujet ſi diſtingué; elle fit offrir de le recevoir, & le laiſſa abſolument le maître des conditions; elle ne riſquoit rien, la nobleſſe de ſes ſentimens ne lui eût pas permis d'abuſer de cette offre dont il ſentoit tout le prix, il l'accepta, & fut reçu.

Peu de mois avant cette réception, l'Académie royale de Stockolm, l'avoit nommé pour un de ſes Membres : nomination qui certainement n'étoit pas dûe à l'intrigue & à la cabale, il ignoroit même qu'on eût penſé à lui, & ſon ſeul mérite avoit parlé en ſa faveur, il ne ſavoit pas ſolliciter d'une autre manière.

Non-ſeulement M. Rouelle ne ſavoit pas faire de ſollicitations, mais même il ſavoit refuſer les places qui s'offroient de la façon la plus flatteuſe, dès qu'elles ne pouvoient ſ'ajuffer au plan d'étude qu'il s'étoit propoſé; une des places de premier Apothicaire du Roi, vient à vaquer, l'importance de cette place engagea M. le Duc de la Vrillière, à la venir offrir lui-même à M. Rouelle; mais il auroit fallu abandonner ſes travaux & ſes Cours, & qui plus eſt, aller habiter un pays où toutes les profeſſions ſe changent en celle de courtiſan : M. Rouelle ne put ſ'y réſoudre, & la place fut opiniâtrément refuſée; l'offre & le refuſ, ſont par leurs motifs également dignes de louanges, & l'Académie ſe fera toujours honneur de compter au nombre de ſes Membres, les deux Acteurs de cette ſcène malheureusement trop ſingulière; il ne tint pas la même rigueur à la propoſition qui lui fut faite peu de temps après, d'accepter la place d'Inſpecteur général de la Pharmacie de l'Hôtel-Dieu; celle-ci ne le tiroit point de ſes occupations, ne l'entraînoit point à la Cour, & procuroit à ſon cœur généreux & bienfaifant, des moyens d'être utile ſans qu'on le pût ſouſçonner d'intérêt, auſſi n'héſita-t-il point à l'accepter; & cette place lui offrit une occaſion bien ſingulière de faire paroître combien le zèle qui l'avoit porté à l'accepter, étoit déſintéreſſé. Les Marchands qui fourniffent à l'Hôtel-Dieu, tout ce qui concerne cette partie, ſont dans l'uſage d'envoyer tous les ans, une corbeille chargée de préſens, à celui qui eſt chargé de l'inſpection. M. Rouelle trouva cette corbeille en

rentrant.

rentrant chez lui, il la refusa avec mépris, & ne voulut jamais l'accepter tant qu'il a vécu: c'étoit peut-être pousser le désintéressement, jusqu'à l'excès; mais les excès en ce genre, sont d'autant plus honorables qu'ils sont plus rares: il se mettoit par-là en droit de ne pas ménager les abus; & pour les réprimer plus efficacement, il proposa aux Administrateurs, d'établir dans la maison même un premier Apothicaire, il donna un homme de sa main, & cet utile établissement qui subsiste encore aujourd'hui, en a fait disparaître la plus grande partie.

Ses occupations quelque multipliées qu'elles fussent, ne faisoient pas oublier à M. Rouelle, les devoirs qu'il s'étoit imposés envers le Public en entrant à l'Académie; il donna en 1754, un Mémoire, sur la surabondance d'acide qu'on observe dans quelques sels neutres. On avoit toujours cru jusque-là, qu'un sel neutre étoit composé d'une portion d'acide jointe à autant d'alkali, de matière métallique ou de terre absorbante, qu'il en falloit pour le saturer absolument; M. Rouelle soupçonna que cette saturation pouvoit n'être pas toujours si parfaite, & des recherches qu'il fit sur ce sujet, il résulte qu'il y a des sels neutres dans lesquels il existe une portion considérable d'acide, non uni à leur base; que souvent il se forme du même mélange deux sels, dont l'un a beaucoup d'acide, & l'autre très-peu; que plus les sels sont chargés d'acide, plus ils sont solubles, & que ceux qui en ont le moins sont les plus difficiles à dissoudre. Cette théorie appuyée par-tout sur des faits aisés à vérifier, donne la clef d'une infinité de phénomènes embarrassans, & peut être regardée comme un de ces principes primordiaux, auxquels on peut rappeler une infinité de faits qui en dépendent; il n'est peut-être pas donné aux Physiciens, de les expliquer autrement.

Ce Mémoire a été le dernier qu'il ait lû à l'Académie; presque aussitôt après, il fut chargé par le Ministre de la guerre, d'une opération importante, il s'agissoit de l'examen d'une nouvelle méthode de raffiner & même de composer le salpêtre: cet examen qui fut fait à l'Arsenal & à Essonne, de concert avec feu M. de Vallière, fut pénible & dura plusieurs mois, il en résulta que la méthode proposée, dénatureroit entièrement la poudre, & auroit

causé par-là au royaume, un dommage incroyable; les fatigues de cette opération lui causèrent un agacement dans le genre nerveux, qui a été le germe fatal de la maladie dont il est mort: ce fut-là le seul fruit qu'il recueillit de son travail. L'auteur du projet étoit puissamment protégé, & il se vangea du refus qu'il avoit essuyé, en faisant perdre à l'examineur, la juste récompense qui lui étoit dûe.

M. Rouelle étoit apparemment destiné à essuyer de semblables aventures, l'année suivante il fut encore chargé d'un travail considérable pour l'examen des Monnoies d'or, il s'en acquitta de manière qu'on s'engagea à créer une place en sa faveur, il se fia sur cette promesse, & n'eut point la place; il ignoroit apparemment qu'à la honte de l'humanité, les récompenses les plus justement méritées, ne s'obtiennent ordinairement qu'à force de les solliciter.

L'état de la santé de M. Rouelle, devenoit cependant plus fâcheux; & l'obligeoit souvent à garder la chambre, il avoit obtenu en 1752 à l'Académie, la place d'Associé-Chimiste, vacante par la promotion de M. Bourdelin à celle de Pensionnaire, mais ses absences forcées devenant toujours plus fréquentes, il ne se crut pas en état de remplir la place de Pensionnaire, qui vqua en 1766, par la mort de M. Hellot, & ne se mit point sur les rangs. La même raison l'obligea en 1768, à demander au Roi un successeur à sa place de Démonstrateur au Jardin du Roi, elle fut donnée à ce frère dont nous avons déjà parlé, confident de ses vues & de ses travaux, bien digne à tous égards de lui succéder, & que la Société des Arts de Londres, vient de mettre depuis peu au nombre de ses Membres; enfin il fut forcé de succomber à des douleurs invétérées, qui alloient toujours en augmentant depuis six ans, elles lui avoient ôté presque entièrement l'usage des jambes.

Dans ce fâcheux état, on crut que le changement d'air pourroit faire au moins quelque diversion à ses maux, & on le transporta à Passy, il n'y trouva aucun soulagement; bien loin de là, ses douleurs augmentèrent, & il mourut le 3. Août 1770, âgé d'environ soixante-six ans.

M. Rouelle n'étoit pas d'une grande taille, sa physionomie &

sur-tout les yeux annonçoient sa vivacité ; il étoit naturellement assez doux, mais il ne falloit pas le contredire en Chimie, la moindre bévue en ce genre, l'irritoit plus qu'une insulte, & la dispute devenoit bientôt très-vive, au reste cette vivacité n'étoit que du moment & on la lui pardonnoit aisément, en faveur du motif ; lors même qu'il ne disputoit pas sur ce sujet, il lui suffisoit d'en parler pour entrer dans un certain enthousiasme, & son geste s'animoit au point, qu'il en avoit contracté une espèce de tic, qui ressembloit à des mouvemens convulsifs, & qui tenoit peut-être à la maladie dont il est mort.

Mais s'il avoit négligé ces agréables dehors de vertus que donne la politesse & le grand monde, il possédoit les vertus mêmes au suprême degré, & il étoit ardent défenseur & religieux observateur de tout ce qu'il y a de sacré parmi nous : nous n'en rapporterons ici que peu de traits, mais qui seront des preuves sans réplique.

Dans le temps de sa jeunesse, un de ses parens avoit sollicité son père, de lui faire embrasser l'état ecclésiastique, dans la vue d'employer le crédit qu'il avoit, pour lui faire obtenir des bénéfices considérables ; la tentation étoit délicate, mais M. Rouelle rejeta durement la proposition, il savoit dès-lors, que l'Etre suprême s'est réservé le choix de ses Ministres, & qu'il menace de sa colère, ceux qui par des motifs humains, osent porter à ses autels une main téméraire, sans y avoir été appelés par lui-même.

Il ne souffroit ni relâche ni désordre dans l'intérieur de sa maison ; il s'affuroit avec grand soin des mœurs, des talens & des études de ceux qu'il y admettoit ; ceux qui s'y distinguoient par leur exactitude & par la pureté de leurs mœurs, trouvoient bientôt en lui, un ami tendre & zélé ; mais ceux qui sortoient de leur devoir & qui n'y rentroient pas après quelques avertissemens, n'y faisoient pas un long séjour, & en étoient sévèrement exclus.

Son cœur & sa maison étoient toujours ouverts à ceux de ses parens que le défaut de ressources, ou un âge trop tendre, mettoient dans le cas de rechercher ses secours ; il avoit pour eux des entrailles de père, & ne mettoit aucune différence entre eux & ses propres enfans.

La réputation de son savoir n'étoit pas plus répandue que celui de sa probité, & il étoit si bien connu sur ce point chez les Étrangers, qu'ils lui envoyoient leurs Élèves; ils comptoient leur procurer, aux dépens de ce voyage, les moyens de se former également sous ses yeux aux Sciences & à la vertu.

Après tout ce que nous avons dit de M. Rouelle, il est presque inutile d'ajouter ici qu'il n'étoit pas courtisan; jamais, en effet, il ne s'est servi de l'accès qu'il avoit auprès des Ministres pour leur rien demander pour lui-même: peut-être eût-il mieux fait de ne pas pousser ce désintéressement si loin.

Son attachement pour sa patrie étoit extrême: on a pu remarquer qu'il n'avoit donné que peu de Mémoires à l'Académie; mais, indépendamment de ses Leçons publiques, il avoit encore une autre occupation qui lui emportoit une grande partie de son temps. Il travailloit à un Cours complet de Chimie, & quoique cet ouvrage ne fut encore que commencé, on savoit qu'il y travailloit. Un Anglois fit exprès le voyage de Londres à Paris, dans la vue de lui proposer d'acheter cet ouvrage pour en enrichir sa patrie; il lui offrit de lui en payer cinq cents Louis de plus que les Libraires de Paris, s'engageant en même temps à le faire traduire en plusieurs langues; mais, malgré tout le brillant de cette proposition, l'amour de la patrie l'emporta chez M. Rouelle, & elle fut refusée. Il n'a pas eu la consolation de finir cet ouvrage, mais nous nous hâtons d'annoncer au Public qu'il n'y perdra rien, & qu'il le recevra bientôt des mains de M. son frère, parfaitement au fait des vues de l'Auteur, & plus digne que personne de lui faire un pareil présent.

M. Rouelle s'étoit marié presque en même temps qu'il s'étoit établi; il n'avoit jamais regardé le mariage comme une affaire de calcul; il crut que l'honnêteté des mœurs, la décence, l'intelligence dans les affaires, le courage & la modestie pouvoient plus contribuer à son bonheur qu'une dot plus considérable, & il a eu le bonheur de n'être pas trompé, & de jouir long-temps en paix de la sagesse de son choix.

De douze enfans qu'il a eus de ce mariage, il n'en reste aujourd'hui que deux, un garçon & une fille. Il avoit présidé lui-même à l'éducation de son fils, & comptoit le faire incessamment

voyager, pour le perfectionner dans l'Histoire Naturelle, dont il lui avoit inspiré le goût. Le devoir qui l'attachoit à son père, pendant ses longues infirmités, l'en a empêché jusqu'ici; mais il se propose d'honorer sa mémoire en continuant d'exécuter ses volontés, même après sa mort.

La place d'Associé-Chimiste, de M. Rouelle, a été remplie par M. Macquer, déjà Adjoint dans la même classe.



ÉLOGE DE MILORD MORTON.

JACQUES Douglas, Comte de Morton & d'Aberdour; Pair & Surintendant des Archives d'Écosse, Chevalier de l'Ordre du Chardon, & l'un des seize Représentans de la Pairie d'Écosse au Parlement d'Angleterre, Président de la Société royale de Londres, & chargé du soin du *Musæum Britannicum*; naquit à Édimbourg en Écosse, en l'année 1707. La maison de Douglas dont il sortoit, étoit l'une des plus anciennes de l'Écosse, & peut-être de l'Europe; & le Comte de Morton tient la cinquième place parmi les Comtes Écossois.

Il commença ses études en Écosse, & vint ensuite les continuer au Collège royal de Cambridge: après les avoir finies, il partit pour faire le tour de l'Europe, suivant l'usage de toute la jeune Noblesse angloise, dont l'éducation finit ordinairement par-là. Mais si tous vont voyager, tous ne tirent pas un égal avantage de leurs voyages. Le génie Philosophique du jeune Comte de Morton, le mit à portée de profiter du sien, & quand il revint en Angleterre, il avoit acquis plus de science & de talens, que n'en rapportent ordinairement de leurs voyages, les personnes de son rang. Bientôt ce goût lui fit faire connoissance avec le célèbre M. Mac-Laurin, il en fit son ami & ce fut par ses conseils & avec son secours, qu'il forma à Édimbourg, une Société de Philosophes, dont il devint le Président; se trouvant ainsi à l'âge de moins de vingt-six ans, fondateur d'une Académie qui est aujourd'hui au rang des plus célèbres de l'Europe.